

Gilles Vigneault. *Le Temps de lire*. Montréal: Nouvelles Editions de l'Arc, 1988.

Au monde moderne, aliéné et impersonnel, Gilles Vigneault offre une bouffée de fraîcheur, un moment de réflexion, une invitation au rêve. Pendant ces quelques moments privilégiés, il n'est plus question de courir après le temps — y a-t-il meilleure façon de ne jamais le rattraper? —, mais plutôt d'écouter religieusement le silence «entre les lettres» (p. 91), de se nourrir de la sagesse de Beaudin, «un philosophe de silence»: «les années...en passant, ça devrait nous laisser plus que de l'âge» (41), ou de s'inspirer de la leçon qu'enseigne le père à son fils: «faut s'arrêter des fois, pour voir ce qu'on a fait» (69). Alors seulement l'homme d'aujourd'hui peut redonner sens au monde et, grâce à ces méditations poétiques, retrouver son identité perdue. Mais par où commencer?

C'est en remontant la rivière
Qu'on apprend le sens de l'eau (79).

Il faut commencer par le début...Vigneault nous promène à travers le temps, du présent au passé, l'époque de son enfance, l'époque de son père et de ses ancêtres, jusqu'à l'arrivée de Jacques Cartier en terre d'Amérique. Promenade aussi dans l'espace, de la ville au village, des galets jusqu'en pleine mer, nous voyageons au gré des poèmes, des anecdotes, des contes et des dialogues qui composent ce petit recueil. Autant d'occasions pour le lecteur de quitter momentanément sa solitude pour songer à tout ce qu'il a perdu, mais aussi à toutes ces richesses qui lui sont encore accessibles parce qu'elles ont été conservées dans la mémoire collective d'un peuple. Recueillir cet héritage, voilà l'invitation qui nous est faite dès le premier poème:

Les îles que nous sommes
Un jour voyageront.[...]
Vêtus de couleurs neuves
Des parfums métissés
Nous viendrons de partout (8).

En attendant ces grandes retrouvailles nationales, nous revivons avec le poète l'histoire de Jacques Cartier («la Découverte») et sa plus grande prophétie: «L'Homme semblable et différent!» (81). Nous rappelons avec une tendresse nostalgique le drame de «Mademoiselle Emilie,» cette amante délaissée mais fidèle, qui emporte au tombeau le secret de son amour. Nous mesurons, chacun pour soi, le fossé qui se creuse entre «les paysages de [notre] passé sage» lorsque «les rendez-vous tendres [...] faisaient chanter [nos] jours» (9), et le présent desséchant «aux néons

sauvages qui [nous] dévisagent» pendant que «la neige s'amène/Aux chemins des anciens jours» (9). Pourtant, dans ce rappel, tout n'est pas triste, tant s'en faut.

L'histoire cocasse de Paul-Emile ne manque pas d'humour, lui qui voulait à tout prix abattre son arbre séculaire. Lorsqu'on offre de l'aider, il propose à boire et le projet est vite oublié. Plus tard, on constate que de nouveau l'arbre et Paul-Emile vivent côte à côte en harmonie: «Ils se respectent. Ce sont des voisins» (23). Et que dire des quatre compères qui, pour «Amuser le temps,» vont se venger de «l'autre gang» de leur avoir pris le violoneux Dilon, ainsi que leurs «blondes,» tandis qu'eux doivent rester dehors à se morfondre? La solution? Donner du «chien» (alcool) à Dilon et guetter le résultat...«Zouing...Zouang [...] Bing...Bang!...C'était épouvantable à entendre. Le voilà sur le dos. La chaise d'un bord, le violon de l'autre. Les danseurs arrêtés. L'air bête. La soirée à l'eau» (37). Dans un troisième conte, «le Père Eusèbe,» l'aîné du village passe ses journées à scruter l'horizon. A un moment donné, une voile apparaît sur la mer agitée et le père s'inquiète. On ne tarde pourtant pas à le rassurer: c'est un gars sur une planche à voile! «Faut que le monde soit bouleversé pour que les jeunes prennent du plaisir à se donner une pareille misère...» (77).

Suite à la nostalgie, au souvenir, à l'humour, le poète évoque le nom de celui qui, plus que tout autre, a incarné le pays que ses mots avaient créé, Félix Leclerc. Comment rendre hommage à un tel géant, sinon en reconnaissant le pouvoir de son écriture? Mais, paradoxalement, l'édifice grandiose de Félix possède un caractère éphémère qui vient de la nature même du matériau utilisé, le mot: «cet écran qu'on prend pour la fenêtre/Redevient vite inconsistant» (91). En effet, un pays n'est jamais bâti une fois pour toutes; c'est à chacun à le redire et à le refaire constamment.

Il faut chaque fois s'y remettre
 Ce n'est jamais pour très longtemps
 C'est toujours un travail d'ancêtre
 C'est toujours un projet d'enfant (91).

Georges L. Bérubé
 (Université York)